

Lévy aurait voulu que Chirac, « gaulliste » à Paris, le soit également à Sarajevo. La rencontre du 23 juin dernier à l'Élysée aura été « *un fiasco total* ». Que n'a-t-il compris que le président, pour garder les mains libres, ne devait même pas feindre d'embrasser le parti intellectuel ? Lévy, revenu de sa surprise, reconnaît que Chirac a pourtant sauvé l'honneur et arrêté le massacre. Il cite le jugement flatteur d'Izetbegovic : « *J'ai eu le sentiment que le pouvoir l'avait libéré...* »

A l'heure de la fin de la guerre, quand la loi du retour à Sarajevo ne s'impose plus à Lévy, il se demande encore « *pourquoi ?* », avec le regret de n'avoir pas été davantage entendu : « *Avons-nous échoué ? Un peu réussi ? Peu importe.* » Il a traqué en lui la posture et l'imposture, il a connu la peur de la peur et le courage de la surmonter, il a vu le fantôme de ce qu'il fut. N'est-ce pas déjà beaucoup ? Il y a mieux. De cette longue nuit surgissent deux visages d'amitié qui l'éclairent. Son compagnon Gilles Hertzog, « *ce quasi-anonyme qui a fait de cet anonymat une forme suprême d'élégance* », et le prince bafoué « *que le pouvoir rendait mélancolique* », au service duquel ils se sont mis, Alija Izetbegovic, homme de culture comme Blum, de résistance comme de Gaulle, « *et je me dis que cet homme-là ne fut pas un homme ordinaire* ».

**P. G.**

---

(1) « Le Lys et la Cendre, journal d'un écrivain au temps de la guerre de Bosnie », de Bernard-Henri Lévy. (Grasset, 552 pages, 145 F).